

## **Nomadisme, déterritorialisation et altérité interculturelle dans *L'Arbre à dires* de Mohammed DIB**

Nawal BENGAF FOUR<sup>1\*</sup>

<sup>1</sup>Ecole Normale Supérieure de Bouzaréah (Algérie)

Laboratoire Lisodip

Date de réception

08/04/2025

date d'acceptation

21/10/2025

date de publication

16/12/2025

S'inscrivant dans une problématique littéraire articulée autour du nomadisme, cette étude se propose d'analyser les spécificités d'une écriture polycentrique dans *L'Arbre à dire*s de Mohammed Dib. À travers l'exploration des dimensions socio-historiques et culturelles de cette œuvre, il s'agit de mettre en lumière les fondements interculturels et les configurations labyrinthiques qui structurent la représentation de l'être et de l'humanité.

Cette perspective critique, ancrée dans les théories de la littérature mineure et des écritures de l'exil, interroge les modalités de la déterritorialisation scripturaire et les formes d'expression d'une altérité en devenir. *L'Arbre à dire*s, envisagé comme un espace d'expérimentation esthétique et ontologique,

\* Auteur correspondant

constitue un véritable réseau de voix, de mémoires et de fragments, où s'articulent les notions d'exil, de déplacement, de métamorphose et de quête identitaire.

De l'altérité interculturelle au nomadisme littéraire, se dessine ainsi une vision du monde transversale, fluide et éclatée, qui rompt avec les représentations linéaires et totalisantes. L'œuvre dibienne explore, dans ce cadre, les tensions entre enracinement et errance, mémoire et oubli, fixité et devenir. Notre réflexion s'attache à dégager les enjeux de cette écriture mouvante, profondément inscrite dans une poétique du passage, du seuil et de la transgression.

**Mots-clés :** Nomadisme, Altérité, Déterritorialisation, Écriture labyrinthique, Exil.

## **Nomadism, deterritorialization, and intercultural otherness in *L'Arbre à dire* by Mohammed DIB**

### **Abstract**

Rooted in a literary problematic centered on nomadism, this article aims to analyze the characteristics of polycentric writing in Mohammed Dib's *L'Arbre à dire*. Through an exploration of the work's socio-historical and cultural dimensions, the study seeks to uncover the intercultural and labyrinthine foundations shaping the representations of Being and Humanity.

Drawing on theoretical frameworks related to minor literature and exilic writing, this critical approach interrogates the mechanisms of scriptural deterritorialization and the symbolic configurations of becoming and otherness. *L'Arbre à dire* emerges as a literary space of aesthetic and ontological experimentation, where memory, exile, displacement, and identity coalesce into a multidirectional and fragmentary narrative structure.

From intercultural otherness to literary nomadism, the work unfolds a transversal and mosaic-like vision of the world, breaking with linear and monolithic representations. Dib's

writing explores the dynamic tensions between rootedness and wandering, memory and oblivion, fixity and transformation. Our analysis focuses on the stakes of this ever-shifting poetics, which embodies a literature of thresholds, crossings, and perpetual metamorphosis.

**Keywords:** Nomadism, Otherness, Deterritorialization, Labyrinthine Writing, Exile.

L'écriture dibienne s'inscrit fondamentalement dans une quête du sens, une exploration transfrontalière et une reconfiguration de l'imaginaire collectif, envisagé comme mythe, réalité mystique et manifestation scripturaire. Elle se nourrit d'une tension constante entre tradition et invention, enracinement et décentrement. Convaincu de la vocation ontologique et créatrice de l'Homme, Dib affirme avec force :

En ce qui me concerne, ma conviction est faite : L'Homme ne devient homme qu'en parlant, et si ses œuvres semblent obéir, dans le processus de leur production, à des nécessités, des lois, des codes antérieurs qui l'ont précédé, en revanche, lui, l'homme, comme être parlant, il garde toujours sa franchise de collier, libre de disposer de soi, de s'inventer, de s'étonner lui-même et d'étonner le monde à chaque instant. (Dib, 1998, p. 209-210).

Cette déclaration, qui rejoint certains motifs deleuziens tels que la subjectivité en devenir et l'invention de soi, éclaire les enjeux de l'écriture dibienne, envisagée comme un dispositif universel, nomade et déterritorialisé. Dans *L'Arbre à dire*s — ou *L'Arbre à é-(cri)-re* — cette poétique se donne à lire comme une vision labyrinthique du monde, fluide, mouvante et polyphonique.

L'idée de nomadisme littéraire renvoie ici à un processus polycentrique qui place l'altérité, la transcendance et le devenir au cœur du travail d'écriture, tout en interrogeant l'héritage interculturel. Cette « traversée de culture à culture » se présente,

selon Dib lui-même, comme « une aventure passionnante » (p. 17).

Dans cette œuvre, l'auteur met en lumière les complexités de l'existence humaine, la condition de l'homme dans un monde en constante transformation. Il explore des thématiques majeures telles que le déracinement, l'exil, l'altérité, et restitue les multiples strates de l'Histoire à travers la mémoire des traditions. L'écriture devient ainsi le lieu d'un va-et-vient entre passé et présent, entre mémoire et actualisation.

Ce geste d'écriture, résolument polycentrique, s'alimente de tensions profondes entre enracinement et arrachement, en opérant une fusion singulière d'influences interculturelles, civilisationnelles et socio-historiques. Dans cette optique, la notion de déterritorialisation<sup>1</sup> constitue un ancrage critique essentiel : elle permet d'interroger les formes de l'identité dans un contexte marqué par des mutations historiques, culturelles et

---

<sup>1</sup> « La déterritorialisation est un terme issu du langage philosophique. Il fut théorisé en 1972 par Gilles Deleuze et le psychanalyste Félix Guattari pour décrire un processus de décontextualisation d'un ensemble de relations : « se déterritorialiser, c'est quitter une habitude, une sédentarité. Plus clairement, c'est échapper à une aliénation, à des processus de subjectivation précis. » (Cf. Deleuze Gilles et Guattari Félix (1972). *L'anti-œdipe. Capitalisme et schizophrénie*. Tome 1. Les éditions de minuit.). Toute déterritorialisation est inséparable d'une reterritorialisation, l'actualisation d'habitudes, de pratiques spatiales... dans un nouveau contexte. »

« Ces termes ont donc logiquement pénétré le discours des géographes dès les années 1980 (Deleuze parle d'une « géo-philosophie ») à une époque où les travaux sur la notion de territoire se sont développés. Certains géographes ont proposé, pour mettre l'accent sur les dynamiques et dépasser l'aspect figé de « territoire », de s'attacher plutôt à montrer les processus à l'œuvre. Cf. Claude Raffestin (1986) parle ainsi des processus TDR pour « territorialisation, déterritorialisation, reterritorialisation ».

Nomadisme, déterritorialisation et altérité interculturelle dans  
*L'Arbre à dire*s de Mohammed DIB

géopolitiques incessantes. À travers une approche résolument transversale, Dib façonne une écriture de l'entre-deux, du passage, de la recomposition permanente du sens.

Reflétant les dimensions complexes et fragmentées de l'Humanité, le sens de cette écriture labyrinthique réside dans l'incarnation de l'altérité en tant que phénomène scriptural tel que définie par Dib.

A travers une approche transversale, Dib façonne une écriture de l'entre-deux reflétant les dimensions complexes et fragmentées de l'humanité qui dépassent les frontières linguistiques et culturelles.

Dans l'espace de création, l'écrivain utilise le langage hors de ses contextes habituels pour en explorer les potentialités nouvelles en faisant circuler les mots dans d'autres logiques que celles de leurs origines. « Tu ne le sais pas toi. Moi je le sais : parce qu'un gens est un arbre à dire » (p. 103).

La notion de *l'Arbre à dire*s, telle qu'elle se déploie dans son architecture textuelle et son héritage civilisationnel, s'inscrit pleinement dans la dynamique de la déterritorialisation et de la littérature mineure, selon les acceptions deleuzo-guattariennes du terme.

Dans cette perspective, la déterritorialisation scripturale se constitue au sein d'un champ nomade, tissé de croisements

interculturels et de tensions identitaires. Les mots, détachés de leurs référents traditionnels et soustraits à tout ancrage univoque, se reconfigurent comme porteurs de significations inédites, explorant des potentialités sémantiques insoupçonnées.

Dès lors, la problématique identitaire à l'œuvre ne se réduit pas à une inscription spatiale ou à un ancrage géographique de l'être humain. Elle repose, plus fondamentalement, sur une expérience existentielle de l'appartenance et de l'intégrité, envisagées dans leurs dimensions aussi bien intérieures qu'extérieures. L'espace textuel, envisagé comme enjeu majeur d'une écriture déterritorialisée, devient alors le lieu d'une transgression des frontières, d'un dépassement du temps et d'une reconfiguration continue de l'imaginaire collectif.

### ***L'Arbre à dire* ou les voies de la littérature plurielle**

*L'Arbre à dire*, ou *L'Arbre à écrire*, se présente comme une œuvre transgressive, à la croisée des genres et des traditions littéraires. En dépassant les cadres de la littérature dite mineure, Mohamed Dib y redéfinit les fondements, les processus et le statut même de l'écriture. Cette œuvre fonctionne tel un réseau scriptural, complexe et organique, assimilable à un puzzle littéraire, dont les pièces éparses se recomposent selon une logique d'interconnexion poétique.

Les multiples indices littéraires et génériques qui la traversent confèrent à l'œuvre une densité sémantique remarquable, où se nouent des problématiques récurrentes telles que l'humanité,

Nomadisme, déterritorialisation et altérité interculturelle dans  
*L'Arbre à dire* de Mohammed DIB

l'identité, le non-retour, l'exil, le nomadisme, les origines, la langue natale, l'altérité ou encore la quête de soi. Ces thématiques, constitutives d'une « valeur collective », sont à comprendre au sens où « la valeur renvoie à l'ensemble des perceptions qu'un individu partage avec son groupe social ; elle détermine ce qui est licite, souhaitable, acceptable » (Heinich, 2017, p. 133).

Ainsi, l'écriture dibienne donne accès à la face cachée, obscure et méconnue du monde, de l'être et du Sens. Elle se déploie dans une parole multidimensionnelle, saturée de symbolisme, et s'ancre dans une inspiration mystique, voire ésotérique, qui en constitue le socle poétique. L'intelligibilité de cette œuvre ne peut être saisie qu'au terme d'un effort herméneutique approfondi, impliquant une lecture codée et informée, comme le souligne l'auteur lui-même :

Quand bien même le sens de telle œuvre ne nous semblerait pas, au prix d'un certain effort de réflexion, impossible à saisir, ce résultat ne saurait être atteint pleinement, et vérifié, sans l'usage d'un code de lecture, dont il nous faut encore posséder la clé. Cette clé nous est fournie avec nos cultures (...) (Dib, 1998, p. 15)

À la croisée des chemins entre littérature et culture, l'œuvre se construit dans un espace métamorphosé et labyrinthique, à la fois inaccessible, méconnaissable et empreint de mystère. C'est dans cet espace symbolique que prennent forme et mouvement

des figures historiques, mythiques, légendaires ou mystiques.

Cette conception rejoint la pensée de Pierre Jouve, pour qui :

Faire de la littérature un simple instrument d'édification au service de la morale collective, c'est méconnaître la spécificité de l'objet littéraire comme celle de la relation artistique (...). La force de la littérature est, au contraire, de susciter une expérience originale en nous confrontant ludiquement à l'altérité. (Jouve, 2014, p. 8).

Par cette approche, *L'Arbre à dire* se constitue en véritable matrice contextuelle, où l'altérité ne s'impose pas seulement comme thématique centrale, mais comme processus scriptural.

L'écriture dibienne pourrait être perçue comme une exploration des univers littéraires intertextuels, spatio-temporels, où le réel et l'imaginaire collectif se croisent, créant, ainsi, une dimension transversale, unique et transfrontalière. La symbolique de cette expérience littéraire immersive et profondément personnelle se tisse en amont et développe un processus fluide et organique, des "passerelles" et des interconnexions interculturelles. En ce sens, comme signifié dans la citation ci-dessous, l'écriture dibienne transcende les frontières de la littérature traditionnelle.

Ceux qui ont eu la curiosité de me lire pourront en témoigner. De l'un à l'autre de mes livres, des passerelles sont jetées, non d'une manière calculée mais comme la conséquence naturelle d'une manière de procéder, traverses qui relient chaque livre à un autre, nullement dans une succession logique, mais organique. (Dib, 1998, p.207)

Nomadisme, déterritorialisation et altérité interculturelle dans  
*L'Arbre à dire* de Mohammed DIB

L'originalité de l'écriture de Dib réside à travers cette métamorphose qui lui procure des voies universelles. Quant au texte, il est considéré comme un espace de vie: « un texte, un livre, est un être vivant et, en tant que tel, « sacré » ». (p. 206)

Aussi dans ce dédale intime, des fils d'Ariane courent, se croisent, se tendent, se détendent, secrets et apparents à la fois. Aussi des personnages, des lieux réapparaissent, des situations se recréent. Peut-on vraiment parler d'avancées par récurrences ? Je me demande.  
(Dib, 1998, p.208)

La notion de *dédale intime* symbolise la complexité de la pensée humaine et ses labyrinthes intérieurs. Cette conception métaphorique renvoie à la reconstitution de la mémoire collective.

Les *filles d'Ariane* évoquent les connexions civilisationnelles multiples qui existent dans cet espace mental explorant, ainsi, les mécanismes intimes de la pensée, de la mémoire et juxtapose l'ambiguïté du labyrinthe cyclique. Ces récurrences des personnages mythiques et des mythes fondateurs, s'inscrivent dans un ancrage spatio-temporel métamorphosé, ravivant une certaine nostalgie. « Cette mémoire se parcourt en remontant, ou en redescendant le fil ; et à partir de n'importe quel point souhaité d'ailleurs ; tout comme s'il s'agissait d'un livre. » (Dib, 1998, p.196)

*L'Arbre à dire*s, « passerelles » (p.207), parole retrouvée, désignant dans sa dimension philosophique, l'être humain, son identité, sa descendance et son origine. Tout est lié au destin de l'homme. « *L'Arbre à dire*s », disposant de sa liberté révèle l'avenir de l'homme dans un monde en perpétuelle transmutation.

En effet, « l'écriture est une forme de saisie du monde ». Elle apparaît comme un espace, une trace, une signification en mouvement circulaire et inachevé. Au-delà du Sens, l'Homme se redéfinit, s'extériorise, s'anéantit et renaît de ses cendres dans un monde qui lui échappe. Source du Sens, l'écriture dibienne brise les frontières indicibles cheminant le monde, les sphères culturelles et socio-historiques.

Il s'agit évidemment d'un caractère interculturel et transfrontalier, d'une écriture-signe, une écriture microscopique, en quête permanente de l'inaccessible. Cette écriture se reconstitue entre réalité, spiritualité, mythe et légende. Cette trace, gravée au seuil de l'Histoire et de l'Humanité, germe, s'inscrit et s'incruste à travers le Temps.

En ce qui me concerne, ma conviction est faite : L'Homme ne devient homme qu'en parlant et si ses œuvres semblent obéir, dans le processus de leur production, à des nécessités des lois, des codes antérieurs qui l'ont précédé, en revanche, lui, l'homme, comme être parlant, il garde toujours sa franchise de collier, libre de disposer de soi, de s'inventer, de s'étonner lui-même et d'étonner le monde à chaque instant (Dib, 1998, p. 209-210).

C'est à travers cette dimension philosophique, pétrie de valeurs révolutionnaires, d'engagements et d'inspiration que se tisse et se redéfinit l'écriture de Dib. D'une histoire à l'autre, indépendamment de tout sens figé, l'écriture polysémique, nomade, mineure, s'avoue hors normes, éclatée, reconstituée, régénérée et en perpétuelle recommencement.

La mouvance des indices et des repères identitaires, à la fois spatiale et discursive, ébranle « le sens du monde », délocalise les stéréotypes socioculturels et civilisationnels, interroge le Sens de l'écriture. Cette synergie littéraire inédite, gravée sous le signe de la quête de soi s'inscrit dans la sphère de la littérature mineure : une littérature de « déterritorialisation. »

Effectivement, la dynamique littéraire, ajustée à la notion de l'exil intérieur, où l'espace désertique reflète le vide, l'inaccessible, l'infini et l'indéfini, le secret, le silence, la mouvance, la renaissance, la métamorphose, la profondeur, et les traces indélébiles. L'ambiguïté de son écriture réside dans l'autre face cachée : le désert.

Désert et signe semblent avoir conclu un pacte dès les origines et depuis ils agissent de connivence : le désert s'affiche en page blanche qu'une nostalgie du signe consume, et le signe à son tour s'y laisse avec la conscience que jalouse de sa blancheur, cette page l'aspirera, l'avalera en même temps, ou guère longtemps après. Et

plus du tout de signes d'écriture. L'unique le grand espoir sera que d'improbables traces (atla) subsistent. (Dib, 1998, p.37)

*L'Arbre à dire*s, à é-cri-re, « cris » ou « écrit » perpétuel, indéfini, transparent et symbolique. Ces traces indélébiles scripturales et discursives, alliant différents genres à l'intérieur du texte, lui procurent un Sens.

La notion du Désert apparaît comme un espace scriptural, une page blanche, une source d'inspiration inédite et révélatrice d'ambiguïté, de secrets et de tourmente dans lequel chaque écriture interpelle une autre et chaque texte se réfère à un autre. Cette source plurielle d'interprétation, de connotations, de paroles et de voix (es) s'inscrivent dans une dimension universelle.

La lecture proposée, en ce sens, se concentre sur cette dimension symbolique de *L'Arbre à dire*s ; une dimension d'une importance cruciale. En effet, cet essai-roman se place au cœur des enjeux du dialogue entre les voix par ses dédales poétiques et ses significations variées.

C'est ainsi que l'écriture reflète de nouvelles perspectives où « un texte se souvient de l'autre », interpelle et transgresse l'autre, à travers ses structures contextuelles et ses piliers narratifs.

La Littérature participe de façon particulière à l'identité culturelle (...) elle inscrit les valeurs dans l'histoire, et son étude participe de la réflexion, capitale, sur la temporalité et les valeurs. Tel est bien l'enjeu primordial du

Nomadisme, déterritorialisation et altérité interculturelle dans  
*L'Arbre à dire* de Mohammed DIB

littéraire, cet art dont le matériau est la langue et  
la matière l'humain. (ARON, VIALA, 2005,  
p.121-122)

En guise de conclusion, l'écriture dibienne, telle qu'elle se donne à lire dans *L'Arbre à dire*, constitue bien plus qu'un simple mode d'expression littéraire : elle s'impose comme un espace de refondation du rapport au monde, à soi, aux autres et à l'Histoire. En tissant des passerelles entre les voix du passé, les aspirations du présent et les virtualités de l'avenir, Dib construit une œuvre profondément inscrite dans une dynamique de métamorphose et de questionnement. Sa poétique repose sur une tension constante entre enracinement et errance, entre ancrage culturel et transcendance des frontières identitaires, linguistiques ou géographiques.

À travers une parole nomade, fragmentée et polycentrique, l'auteur déconstruit les formes établies du récit pour proposer une écriture fluide, organique, qui épouse les méandres de la mémoire collective et de l'expérience individuelle. Le texte devient, donc, un palimpseste vivant, où se superposent les traces de l'exil, les réminiscences mythiques et les cris de l'intériorité. Dans ce mouvement perpétuel de va-et-vient incessant entre les strates du sens, le lecteur est invité à traverser les dédales du langage pour en saisir, non pas une vérité figée, mais une pluralité de résonances, une infinité de possibles interprétatifs.

La notion de déterritorialisation, au cœur de cette réflexion, dépasse la seule géographie littéraire : elle engage une pensée de la littérature comme espace de résistance, de recomposition et d'émergence de nouvelles subjectivités. En cela, Dib rejoint la tradition des écritures mineures, telles que pensées par Deleuze et Guattari, dans lesquelles l'acte d'écrire devient un geste politique, un acte de reterritorialisation subjective dans un monde en déséquilibre.

Ainsi, *L'Arbre à dire* s'impose comme un texte charnière, à la croisée des traditions : récit mythique, méditation philosophique, manifeste interculturel et poème épique du devenir humain. Il redéfinit les frontières entre les genres, les langues, les cultures, en inscrivant l'Homme au centre d'un univers mouvant, incertain mais porteur de sens. À travers une parole ouverte, plurielle, parfois énigmatique et ambiguë, Dib fait de l'écriture un acte de traversée, une aventure existentielle, un espace sacré de création et de recréation de soi et du monde.

Ce faisant, son œuvre nous rappelle que la littérature, loin d'être un simple miroir de la réalité, est un espace de transformation, une matrice où se nouent les tensions du temps et de l'Être.

### **Références bibliographiques**

ARON, P. & VIALA, A., (2005) *L'enseignement littéraire*. Paris, France: Presses universitaires de France.

CANVAT, K. & LEGROS, G., (2004) *Les Valeurs dans/de la littérature*. Namur: Presses universitaires de Namur, coll. « Diptyque ».

CHERNIAVSKY, A., (2012) *Création de concepts et méthode philosophique chez Gilles Deleuze*. In *Revue Philosophique de Louvain*, parcourir les collections. [https://www.persee.fr/doc/phlou\\_0035-3841\\_2012\\_num\\_110\\_2\\_8229](https://www.persee.fr/doc/phlou_0035-3841_2012_num_110_2_8229), consulté le 28 mars 2025.

DELEUZE, G., GUATTARI, F., (1972) *L'anti-œdipe. Capitalisme et schizophrénie. Tome 1*. Les éditions de Minuit. Collection Critique, 496 p.

HEINICH, N., (2017) *Des valeurs. Une approche sociologique*, Paris, Gallimard.

JOUVE, V., (2014) *Valeurs littéraires et valeurs morales : la critique éthique en question*. Journée d'études, *Littérature et valeurs*. Reims: CRIMEL.

RAFFESTIN C., (1986) « Écogénèse territoriale et territorialité », in Franck Auriac et Roger Brunet (dir.), *Espaces, jeux et enjeux*, Fayard. <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:4419>, consulté le 16 mars 2025.

SANSON, H., (2018) « Tlemcen ou la source des sources », in. *Continents Manuscrits*, n° 11, 2018 : « Écrire le fleuve Congo après Conrad ».

<https://journals.openedition.org/coma/2909>, consulté le 16 mars 2025.